

Moi, Constantin, 181 ans

Séduit par la beauté et l'énergie du lieu, Louis Lecrop planta cinquante-cinq jeunes oliviers dans sa propriété. J'arrivai le même jour. L'oliveraie intrigua tout de suite son entourage. Proches, voisins, gens de passage se demandèrent bien pourquoi elle apparaissait là, dans un triangle, au milieu des chênes, lavandes et conifères. Sa femme, ses enfants et son jardinier semblaient être les seuls initiés à cette étrange plantation. Je l'avais entendu transmettre des consignes précises à son jardinier : « Je veux que tout soit installé au millimètre près. Vous plantez la variété des *leccinos* en bordure de ce mur qui fait cinquante mètres ; entre eux, les *arbequines*, sur quarante mètres ; et les *picuals* ici, sur trente mètres. Vous espacez de trois mètres tout ce beau monde !

— Entendu !

— Les traverses de bois délimiteront les trois zones d'oliviers et convergeront vers ce point central.

— D'accord ! »

Je devinai un questionnement sur le visage du jardinier : pourquoi faire tant de "chichis", au regard du résultat attendu : trois olives à récolter ? J'avais compris le lien très fort qu'entretenait Louis avec les oliviers, la géométrie et les lieux. Il avait d'ailleurs confié son intime conviction à son épouse. Il fallait cette oliveraie ici et maintenant ! Dans un espace triangulaire ! L'oliveraie était composée de trois variétés. Avec le point central géométrique marqué par la jonction des traverses, elle formait très distinctement une pyramide à trois faces. Mais qui donc pouvait voir cette

pyramide ? Louis laissa cette question en suspens. Mais il était satisfait parce qu’il menait son projet à bien.

J’en comprenais peu à peu le sens caché. Étant donné qu’une connexion s’établissait entre nous deux, j’allais pouvoir échanger avec Louis.

Et vous, cher lecteur, vous vous demandez sans doute qui écrit cette histoire ? C’est moi, Constantin ! Oui, c’est bien moi ! Cela fait deux ans que je suis planté dans la propriété de Louis Lecrop, au village du Poët-Laval. J’ai 181 ans !

En cette soirée singulière, le vent souffle fort. Habituellement, l’olivier aime le vent. Mais il n’apprécie pas que l’élément souffle agressivement sa rébellion, au point de lui arracher une branche. Ce soir, cependant, le vent va être rebelle par nécessité... Il souffle de plus en plus. Pour Louis comme pour moi, le moment est venu.

Bien ! Tout d’abord, laissez-moi vous raconter un peu ma vie. Comme tous mes congénères en mission, j’opère exclusivement par le fait d’une pleine conscience.

Les êtres humains, ah ! Il est préférable de ne pas s’adresser à eux directement. La première règle, c’est de leur laisser croire que tout vient d’eux. Toujours ! À l’exception de ces personnes qui, réceptives et sensibles, comprennent notre mission. Mais je dois vous livrer quelques secrets, pour vous aider à comprendre ce qui motive mon récit. Je n’ai pas rejoint ce lieu par hasard. En fait, rien n’est un hasard.

Lecteur, comprenez bien : cela fait trois mille cinq cents ans que nous vivons à proximité des hommes. L’une de nos missions est de vous protéger de vous-mêmes. Eh oui ! Paix et sagesse sont notre sève. Vous en bénéficiez, ce n’est pas un mythe ! L’inspiration vient de la Nature. En fait, tout

concourt à l’harmonie. Contrôler les instincts humains et prohiber la violence assurent le progrès et la paix. Nous assistons votre élévation spirituelle.

Contemporains des pyramides, nous avons été introduits il y a très longtemps comme producteurs d’olives en Égypte. Le grand prêtre d’Osiris déclara un jour à Pharaon qu’un arbre magique serait secrètement soumis à la sagacité des hommes. Le soir même, Pharaon entendit un bruit étrange. Une nuée de libellules vert-gris tourbillonna autour de lui et libéra un rameau d’oliviers. Il le récupéra pour le planter. Le lendemain, cinquante-cinq oliviers, de trois espèces distinctes, étaient sortis de terre. De la nuit aussi... Un peu comme dans la propriété de Louis Lecrop, d’où je vous écris cette histoire. Ces arbres étaient disposés selon une forme triangulaire. Vue en plongée, l’olivieraie montrait d’ailleurs bien une structure pyramidale. Les oliviers magiques entraient donc dans la vie des hommes. Ils voyageaient plutôt incognito et leur offraient la culture de l’olive.

Nous sommes en accord avec le vent, les rayons du soleil, la pluie et toutes les autres manifestations de la nature. Le temps a gravé des formes symboliques sur notre écorce. Ce lien est bien nécessaire pour remplir notre mission. Nous agissons directement dans l’inconscient de notre « observateur ». Nous mettons en résonance une multitude de points sensibles dans l’être intérieur. De façon imprévisible, la personne réceptrice, homme ou femme, bénéficiera subrepticement selon sa nature et son vécu d’un message. Le symbole présenté se dérobe alors à sa raison. Il touche l’être essentiel et se manifeste à l’âme. Il agit dans l’intimité de la conscience en lui inspirant les actions qu’il

devra engager pour son bien, puis au service des autres. Sa perception du monde en sera peut-être modifiée. Nous sommes magiques, mais sans être compliqués !

Durant l’Antiquité, la Méditerranée permettait l’échange commercial et culturel entre les peuples de la région. Il fut donc nécessaire que nous nous y installions.

Je ne vous raconterai pas toutes nos péripéties missionnaires durant cinq mille ans. Il nous faudrait des années et des tonnes de papier. Les arbres en deviendraient victimes ! Toutefois, vous devez savoir que chaque olivier, originellement issu d’un grand prêtre d’Osiris, reçut une mission : se mettre en contact avec des personnes faisant preuve de grande sagesse. L’arbre ne saisit pas immédiatement ce devoir de transmission. Mais il évolua au cours de son existence. Certains symboles seraient tracés inextricablement sur l’écorce. Magiques, très certainement ! Mais arbres, nous resterions !

Moi, je ne le savais pas encore... On me désigna pour guider un jeune garçon de la Drôme. Ma sagesse devait en effet lui inspirer un choix de vie susceptible de porter beaucoup de fruits parmi ses semblables. J’aurais ainsi la capacité de mener subtilement le peuple français dans le sillon d’un jeune homme.

« Mais qu’est-ce que vous faites ? Laissez-moi tranquille ! Mais laissez-moi... Aïe ! Non, pas les pelles, non... mais... »
Je perdis connaissance...

Il faisait très froid ce jour-là. Ce 18 février 1846. Une heure plus tôt, la calèche avait longé le vieux village drômois de La Laupie. Il était encore en ruine, plus sinistre que la chapelle abandonnée qui le jouxtait. J’avais 8 ans. Je souffrais énormément d’une fracture infligée au

pied. J'avais très mal aussi à une branche charpentière, partiellement arrachée. Le temps était vraiment maussade. J'avais peur. Je pleurais. J'étais comme un vulgaire frêne foudroyé qui venait d'être projeté au sol, bientôt converti en bois de chauffage. Tel était mon sort.

L'horrible calèche mortuaire me secoua violemment. Le paysan drômois, accroché aux rênes de son cheval, peinait à tenir Morphée à l'écart de la situation. Chemin faisant, il fit sursauter son apprenti, ballotté lui aussi entre attention et endormissement.

« Eh Frigolin, c'est quand même pas ben clair ces piastra ! Offrir un arbre pour l'anniversaire du pitchoune ! T'en penses quoi, toi, l'arsouille ?

— J'pense que ça fait ben not' affaire, ces gens lô, y sont un peu foutraques ! Ils appellent ça des, comment déjà ? Des saint-bôles ?

— Ah bon ? Des saint-bôles ?

— Ouais, et l'olivier, y disent tous que c'est un saint-bôle de paix, voilà. Pour ça qu'ce l'cadeau du pillou.

— Un truc de paix, le simplatou ? Un arbre ? Ben dis donc ! La seule paix que je vois mô, avec un arbre, c'est quand il est ben sec, ben découpé et qu'y me récôffe ben les pieds, avec mon verre de gnole ! Hahaha... La Drôme, en novembre, ça te niaquerait de froid, sur place. Un chapardeur de truffes ! Le bois, olivier ou pas, ça réchauffe, nom d'un couflon !

— Ça y est, v'la Marsanne. Et c'te maison, c't'est Loubet ! On peut déposer c'te arbre et le planter ! Avant la radée qui se pointe dans c'ciel ! »

À l'arrivée de la calèche, le portail était déjà ouvert. Un petit garçon nous y attendait. Impressionné, intrigué même, il suivait du regard notre entrée dans la cour. Je le vis à l'envers. Mon branchage, dense, débordait du véhicule. Je ressentis déjà le cœur généreux de ce petit ange en pantalon de velours, tellement heureux de voir un nouvel

ami arriver chez lui.

Ses parents considéraient qu’il avait atteint l’âge de raison. Au cours d’une discussion, ils lui firent comprendre qu’à 8 ans, on était capable de réfléchir à des valeurs importantes, comme l’amour, la paix, la justice, la misère, la pauvreté, le partage, le sens et le service des autres. Chez les Loubet, c’était la tradition. Le petit Émile apprit ainsi qu’un petit arbre, du même âge que lui, était sur le point d’arriver à la maison. Il devrait s’en occuper, comme une personne. Il en serait responsable. S’il en prenait bien soin, l’arbre deviendrait heureux, robuste et magnifique. Tout dépendait de lui.

Il sourit en voyant mon feuillage. Il me dévisagea presque. Ma position, très inconfortable, l’inquiéta. Mon pied, en l’air, était fracturé ; mon feuillage, coincé dans une roue... Quelle horreur !

Le paysan le questionna avec douceur :

« Alors Émile ? Ça va ti pillou ? Va vite chercher tes parents ! C’est la clique qu’arrive ! »

Le papa d’Émile était cultivateur et maire de Marsanne. Sa maman était professeure de philosophie au lycée valentinois Ernest Théophile.

« Émile, as-tu choisi un endroit dans le jardin, où installer ton ami ? Où veux-tu que ces messieurs le plantent ? De quel nom veux-tu le baptiser ?

— Je ne sais pas, maman.

— Ton ami, tu préfères le voir au moment de te coucher ou au réveil ?

Son père l’aida dans sa réflexion.

— Il te répondra peut-être, si tes mains touchent ses feuilles... »

Émile s’approcha de moi. Sa main s’enfonça très délicatement dans l’épaisseur de mon branchage. J’eus l’impression qu’elle dansait. Il serra une branche comme

il eût serré la main à un ami. Son geste fut d'une indicible pureté. Instantanément, une onde de bienveillance circula entre nous. Émile la ressentit sans pouvoir l'exprimer. Un rayon de soleil transperça le ciel gris. Une multitude de teintes vert-gris éclaira mon feuillage. Deux nuances qui forcèrent l'émerveillement du garçon. Une face était de couleur vert clair, l'autre, d'un vert plus foncé.

« Que ces couleurs sont belles, papa ! On dirait qu'il y a deux arbres ! Celui qui est en dessous et celui qui est au-dessus !

— C'est ça, fiston ! À qui sait observer, l'olivier offre toujours une belle palette de couleurs. Regarde sa feuille de vie. Un côté reçoit l'énergie du soleil et montre une couleur plus foncée, pour bien absorber cette lumière. L'autre côté est plus clair, plus « intérieur », bien que tourné vers la terre. En revanche, lorsque le vent s'en mêle... La surface plus claire se charge de transmettre la lumière à l'arbre. Cette lumière est énergie et paix. Elle profite à l'arbre, et peut-être aussi à ceux qui en prennent soin ?

— Moi, je veux qu'il soit heureux ce petit arbre ! Alors, je veux le voir à mon réveil ! Et le soir, quand je vais au lit !

— Alors pourquoi ne pas le planter en face de ta chambre, près de ta fenêtre ? Tu le regarderais vivre. Tu aurais rendez-vous avec lui tous les jours ! De temps en temps, tu pourrais tenir ses feuilles dans les mains, pour maintenir le contact avec lui.

— Oui bonne idée, papa !

— Et pour le prénom ?

— Alors là, c'est plus compliqué ! »

Sa maman posa la question :

« Quel est ton rêve ?

— Que nous restions amis toute notre vie, et qu'il reste avec moi quand je serai grand.

— Alors votre amitié doit durer, sans nuage et pour toute

la vie ?

— Oui, maman, ce serait bien !

— Tu crois que Constance... Constant... »

Madame Loubet n'eut pas le temps de terminer sa proposition. Son mari trancha :

« Bienvenue chez nous, Constantin l'olivier ! »

Le cri collégial d'enthousiasme fit sursauter le paysan et son apprenti.

« Allez messieurs ! On plante Constantin ! »

L'ordre donné aux deux campagnards devait enfin accélérer l'accomplissement de ma mise en terre !

Une demi-heure plus tard, je retrouvai mes racines et ma position verticale. Mes branches allèrent toucher un volet de la chambre d'Émile. Le garçon lança énergiquement et généreusement l'eau d'un seau pour m'arroser.

« C'est bon Émile ! Tu vas me noyer... de bonheur ! »

Ses parents l'avaient compris : leur fils allait prendre conscience de sa responsabilité à mon égard et cela le transformerait. J'avais besoin de lui. Je savais que je deviendrais son protecteur d'âme, et que j'avais un message à lui délivrer au fil des décennies. Sa pureté de cœur et notre rencontre ce jour-là confirmèrent ma mission. Les couleurs duales de mon feuillage avaient ouvert l'esprit de son père. Au bon moment ! Dès lors, tout pouvait se mettre en place.

Les années passèrent. Émile vécut jusqu'à un âge avancé. Vieux monsieur, il dut assumer une grande responsabilité politique. Il m'arrivait de voir Émile dans la cour, une ou deux fois l'an, pas davantage. Notre amitié était tellement forte et sincère que le lien ne fut jamais rompu. Son père se posait souvent la question : « Est-ce qu'Émile vient voir ses

vieux parents, ou plutôt Constantin, quand il est de passage à Marsanne ? »

Émile Loubet vécut donc toute sa vie comme un engagement politique à part entière. À l'âge de 60 ans, il veilla sur sa mère, seule à la maison. Il passait plus souvent. Son père était décédé depuis plus de dix ans.

Je me souviens de cet après-midi de 1899. Devant la maison, on entendit un bruit terrible. Je fus très inquiet. Un convoi de voitures officielles venait de s'arrêter devant les grandes portes de la ferme. Je faillis éternuer et perdre toutes mes feuilles, à l'assaut des fumées noires et gaz d'échappements. Mais heureusement, je suis un olivier ! Mes feuilles résistent farouchement aux intempéries et aux pollutions ! Il était 14 heures quand Emile entra dans la cour. Il me regarda longuement, comme lorsqu'il était tout petit.

« Qu'est-ce qui se passe Émile ? », bruissai-je.

Il s'approcha de moi et mit la main dans mon feuillage. Un homme à la démarche peu assurée vint à sa rencontre et balbutia :

« Monsieur le député, nous devons partir maintenant. Les menaces d'attentat sont sérieuses. Ne restons pas dehors. »

Émile me regardait toujours.

« Constantin, mon Constantin ! J'ai pensé à toi si souvent lorsque je devais prendre une décision importante. »

Ému, je redressai imperceptiblement mon feuillage. La lumière chaude le rosit légèrement à cet instant de la journée. Et avec encore plus d'intensité au moment où Emile prononça ses paroles du cœur. Que voulez-vous que je réponde ? Mais pour la première fois, Émile venait de

s’adresser à moi, comme à son guide. Un épisode de sa vie, un moment fort ou une intuition lui avaient-ils permis de comprendre notre lien ? Je m’en inquiétai. Je réalisai à la fois toute la pureté de son regard et la question essentielle qui le préoccupait.

« Monsieur le député, les gendarmes se sont déployés à l’entrée de Marsanne.

— Théophile, je suis sur le point de prendre la décision la plus importante de ma vie.

— Oui, Monsieur le député.

— Alors, si quelqu’un doit attenter à ma vie, la réponse me sera bientôt donnée... Laissez-moi seul maintenant, et veuillez refermer les portes derrière vous. À tout à l’heure. »

La maman d’Émile se reposait paisiblement dans la maison. Nous nous retrouvâmes seuls dans la cour, l’un en face de l’autre.

Il me regarda tendrement durant une heure. Je n’osai plus bouger une seule branche. Les insectes qui occupaient les étages de mon branchage m’interrogèrent :

« Devons-nous redescendre de tes branches, Constantin ? Que se passe-t-il ?

— N’en faites rien ! Ne bougez pas ! Émile se trouve dans une réflexion profonde. Alors, pas un bruit ! Pas un bruissement d’ailes ! Laissez-le ressentir les choses calmement. Pas de bruit ! »

Émile vint tout près de moi. Il parla à voix basse.

« Dois-je accepter la présidence de la République française ? Accepter en mon âme et conscience la fonction, en cette période de troubles et de tensions ? Est-ce utile pour la paix en France ? Suis-je celui qui répond à l’attente des Français ? Dreyfus, les religions, le spectre de la guerre... Suis-je la personne apte à aider les autres et qui contribuera le mieux à la paix civile dans notre pays ? »

Je voyais Émile inspecter mes branches charpentières. Je sais, elles sont charnues. Pour un adolescent de 60 ans, je me portais bien. On grandissait bien dans la Drôme. La terre y était bonne. Il prit contact avec toutes mes charpentières. Puis il recula. En se déplaçant, il fit un arc de cercle devant moi.

« Mais que fais-tu Émile ? Je ne comprends pas. »

Il leva sa canne à la verticale et vint la poser contre mon ventre. Pardon, contre mon tronc. Il l’ajusta.

Je l’entendis articuler : « Je vais fixer l’équerre. »

Il s’isola quelques minutes à l’intérieur de la maison. Il en revint avec deux pics en bois, d’une trentaine de centimètres chacun.

« Voilà mon compas. »

« Émile, tu vas me faire du mal avec tes outils. Tu sais que les outils humains me font peur. »

Émile ne m’entendit pas, bien sûr. Mais sa réponse fut dans ses gestes, doux et rassurants.

Nous partageâmes seuls l’intimité de cet instant. Je fus heureux comme un olivier « magique » pouvait l’être, juste avant d’accomplir sa mission.

« Mon Émile, je savais bien qu’un jour, je répondrai à la question la plus importante de ta vie.

– Voilà, Constantin, le centre est ici. Alors, qu’y a-t-il sur le tronc, à cet endroit ?

– Mais je ne sais pas Émile. Je ne me regarde pas le nombril tous les jours. »

Émile observa minutieusement le point qu’il venait de définir sur mon tronc, après avoir posé tous ses outils. Les yeux remplis de larmes, il me dit :

« Constantin, tu me donnes la réponse. Constantin, ton bois a-t-il vieilli ces soixante dernières années dans l’unique but d’aider ma décision ? On dirait que... oui ! Merci Constantin ! »

Émile me serra dans ses bras. Il donna l'ordre d'ouvrir les portes de la cour. Puis il entra dans la maison. Deux hommes vinrent s'entretenir avec lui. À leur retour, j'entendis leur échange :

« Mais qui est ce Constantin dont parlait Loubet ?

— Je ne sais pas, mais on a des choses à faire !

— Oui, l'annonce de sa candidature au Congrès doit être faite demain avant midi ! »

Je venais d'accomplir ma mission sans que je n'en saisisse réellement toutes les subtilités. Ne pas comprendre, quelle chance ! Nous ne sommes que des oliviers. Tant mieux ! Émile repartit le lendemain à Paris. Il fut élu président de la République, par le Congrès réuni à Versailles le 18 février 1899. Cinquante-trois ans exactement après notre rencontre chez lui, à Marsanne. Mais qu'avait donc vu Émile sur mon tronc pour que sa décision fût aussi immédiate et déterminée, sans le moindre doute ?

Les années passèrent. Un matin de 1906, mon Émile s'approcha lentement de moi. Tous ses mandats avaient pris fin.

« Constantin... demain je reste et après-demain aussi ; et tous les autres jours. Nous allons prendre ensemble un temps de repos, pour nous remettre de tout ce bon travail accompli depuis plus de six ans. »

Le lendemain, il revint, accompagné par trois hommes, robustes et équipés de pelles...

« Ils me font peur ceux-là... Oh la la ! Émile... ? »

« M'sieur, on le mettra où au château, cet olivier ? Parce qu'à la Bégude, on n'en a jamais planté, des oliviers. On ne sait pas faire ça.

— Dans la cour, près de la fenêtre de ma chambre, en bas. Vous verrez, il y a un banc en pierre, comme celui-ci. »

Quelques heures plus tard, je fus replanté, à l'endroit

même où Émile avait décidé de prendre sa retraite : au château de la Bégude, à quelques kilomètres de Marsanne. Et cette fois-ci les choses avaient été faites avec un peu plus de délicatesse et aucune de mes branches n’avait été arrachée. On m’arrosa. On me tailla. Je me sentais frais comme un roseau de rivière. À la bonne heure ! Merci messieurs !

J’étais heureux avec mon Émile. Il est vrai que le jeune homme était devenu un vieux monsieur qui écrivait toute la journée. Mais que pouvait-il bien écrire, Émile ? En paix, il écoutait la nature, me regardait et refermait sa reliure de cuir le soir, avec toutes ses feuilles... de papier, noircies par les lignes. Que demander de plus, pour un olivier qui aime l’être humain ?

Je retrouvais Émile, rien que pour moi, au cours de cette courte tranche de vie qui a duré vingt ans. Je le voyais fatigué, mais tellement heureux !

Émile décéda en décembre 1929. Quelques jours plus tôt, il avait déposé une boîte en bois, bien fermée, au creux de mon tronc. Ce jour-là, je me serais bien arraché du sol pour partir avec lui. J’avais compris que c’était mon dernier rendez-vous avec Émile. Les larmes d’un vieux monsieur entremêlées de mots d’amour, et la sagesse que rappellent ses sourcils blancs, ne peuvent laisser aucun olivier indifférent. L’arbre que je suis porte aussi les traces indélébiles de ma tristesse, gravées sur l’écorce. Les quatre-vingt-dix années qui suivirent, Émile me manqua simplement, terriblement. Je pense que j’étais en dépression sur le plan végétal. Je ne produisais plus aucune olive. Mes fleurs étaient incolores, sans parfum, dépourvues de gaité. Cela signifiait-il que plus aucun être

humain ne me serrerait dans ses bras? Je me résignai à vieillir dans le parc du château de la Bégude.

Bien sûr, pendant tout le XX^e siècle, de nombreux soldats vinrent là pour écrire des lettres à leurs fiancées. Leurs mots tendres enveloppent encore ce banc en pierre, à côté de moi. Des familles aussi passèrent des journées entières à mon pied pour prendre des photographies. Et les touristes! Ah, mon Dieu, les touristes! Combien tirèrent mes branches et m’arrachèrent les feuilles! Si ça leur faisait plaisir, alors ce n’était pas bien grave!

Mais aurais-je jamais un autre être humain à protéger, à aider, à aimer? Un matin, je fus l’objet d’une âpre discussion qui se déroulait devant moi. « Bon, c’est lui qu’il faut déraciner. »

« Eh oh! Je ne suis pas mort, que je sache. Je ne donne pas d’olives, c’est tout! Mon tronc est sec, mais c’est normal. Je n’ai pas besoin de grand-chose. Laissez-moi s’il vous plaît! Et je ne veux pas être déraciné d’ici... C’est la Terre de mon Émile. Plutôt mourir! »

« Oui, mais si on le déracine, on le met où? »

— Ben le chef nous a dit qu’il faut le déplacer. Ils vont refaire la cour du château pour y installer un musée Loubet. Alors, comme d’habitude, faut du parking! »

Je fus en panique. Mes feuilles blanchirent à vue d’œil. Mes insectes s’envolèrent dans toutes les directions. Mes fleurs et mes racines, auraient voulu décamper elles aussi!

« Mais il va où alors? »

— À côté, au Poët-Laval!

— Ah bon?

— Oui, il y a un gars qui vient du Nord, et qui est en train de planter une oliveraie.

— Les gens disent qu’il veut faire concurrence à Nyons.

— Non mais, sérieux?

— À mon avis, les gens, comme d’habitude, parlent plus

qu'ils ne savent.

— Oui, ce gars a planté une oliveraie de cinquante sujets. Il souhaitait installer un vieil olivier au milieu du groupe. C'est le patron qui me l'a dit.

— Oui, ça a du sens.

— Et le patron, il n'a pas raté l'occasion de lui vendre celui-là !

— Ben oui, l'olivier, c'est un produit de grande consommation aujourd'hui.

— T'y crois ? Et s'il nous écoutait ? Fais gaffe... C'est du vivant quand même, moi je trouve qu'on devrait pas prendre les oliviers comme des simples produits, juste bons à vendre ou à acheter.

— Bon, t'occupe ! On a une commande. Alors, on déplace cette vieille croûte, on va la planter avec les autres oliviers au Poët, et on rentre. »

« Merci pour la « vieille croûte », ça fait toujours plaisir. »

J'avais pris un peu de poids, depuis cent soixante-quinze ans. Je pesais huit cent cinquante kilos et mon tronc faisait un mètre de circonférence. Ou de taille, du point de vue des hommes. Je ne faisais pas beaucoup d'exercice, alors, forcément...

Cela ne les a pas empêchés de me déraciner avec leur grue et de m'allonger dans leur camion.

« Eh, les gars, je ne suis pas un prunier. Tout doux ! »

Le trajet fut plus rapide qu'il y a cent soixante-quinze ans. Souvenez-vous, quand on m'emmena en calèche, chez les Loubet à Marsanne... À l'aide d'une petite tractopelle, on me replanta chez Louis, au Poët-Laval. On me retaila et recoiffa dans la journée. Je vis pour la première fois mon nouveau propriétaire.

Je compris immédiatement que Louis n'avait pas planté ses cinquante-cinq oliviers par hasard. Je les saluai dès

mon arrivée. Ils me répondirent avec un immense respect. J’appréciai beaucoup.

Voilà! Revenons au jour présent! Il est 22 heures et j’entends les pas de Louis qui s’approche. Oui, c’est certain, il arrive! Louis, quand il arrive, on l’entend! Le chien, les rires, le petit rhum du soir, la musique, les grandes digressions philosophiques... Sacré Louis! Son banc en pierre est devant moi. Tout comme Émile, il s’y installe. Il me regarde. Il réfléchit. Cela me rappelle de bons souvenirs.

Mais cette soirée va marquer un nouveau tournant dans son existence et la mienne. Je vais peut-être être “renvoyé” en mission. Le vent souffle de plus en plus fort. Son degré de force enregistré ce soir-là est plutôt rare au Poët-Laval. Une de mes robustes charpentières est très malmenée par le vent.

C’est presque la tempête du siècle, comme celle qui balayait le Nil en Égypte, au temps de nos ancêtres. J’ai peur. Louis doit rentrer. Il ne peut plus rester dehors. Le chien le supplie. Tout à coup, *craaatch!* Une branche vient de céder. Aïe! Aïe! Aïe!

Une boîte tombe de mes entrailles.

« Émile, ta boîte! Je te demande pardon! Ce n’est pas moi, c’est le vent qui est responsable. Le vent, cesse ta violence! Et toi, Louis, rentre s’il te plaît! Ça devient dangereux. »

Un deuxième coup de vent chahute la boîte avec la même brutalité. Sur le chemin qui le mène à la maison, Louis voit l’objet exploser à ses pieds, et libérer un petit papier. Dans le tourbillon des feuilles qui virevoltent, il en récolte une en plein visage. Son épouse regarde la scène de loin. L’épisode rend le couple hilare. Le chien semble même aboyer de joie!

Sur le papier trempé que Louis a saisi, il lit :

« Cette histoire était la mienne et celle de Constantin. Cet olivier sera aussi le meilleur de toi-même. Aime-le! Il répondra peut-être un jour à la question de ta vie. Tu seras le seul à pouvoir le comprendre. »

Émile Loubet – 29 juin 1925 – La Bégude-de-Mazenc.

« Louis, écoute-moi! Louis! Même s’il y a du vent, écoute-moi! En ton for intérieur! L’olivier ne meurt jamais sans héritier. Je crois que nous allons faire un bout de chemin ensemble, mon Louis... »

Et vous, cher lecteur? Ne regardez plus un olivier sans lui parler! Celui qui vous est destiné apparaîtra bientôt sur votre chemin, pour accomplir sa mission : vous! Et donc, au bon moment, il apportera la réponse... à la grande question de votre vie!

Constantin, Le Poët-Laval
Année 2019
181 ans.

Ma rencontre avec un dictateur

En juin 1992, à 21 ans, je terminais mes études à l'École Supérieure de Commerce de Compiègne, en effectuant un stage "cadre" au sein de la direction du développement du groupe Pinault-Printemps-Redoute à Sèvres.

Les relations avec mon employeur étaient bonnes, au point qu'il n'était pas question pour lui de me "lâcher" à la fin de ce stage : le groupe PPR voulait m'embaucher dans la direction la plus prestigieuse, celle du développement. Déjà, à cette époque, au début des années 90, la croissance externe battait son plein pour le groupe PPR qui rachetait des entreprises comme des "petits pains". Conforama en 1991, le Printemps en 1992, la Redoute et la FNAC en 1994 ; je me sentais au bon endroit au bon moment, la cloche de la carrière sonnait en moi...

Seul nuage à cette rencontre idyllique : le service militaire !

Dans les derniers jours de mon stage, j'en parlai à ma responsable, Cécile, patronne du service.

J'aimais bien Cécile, une vraie nature provençale... et pour cause ! Elle était née à Valaurie, petit village à côté de Grignan en Drôme provençale. Fille unique de parents commerçants de la truffe, elle avait passé son bac à Montélimar avant d'être sélectionnée par les célèbres classes préparatoires HEC du Lycée Sainte-Geneviève à Versailles. Alors, pour un cerveau turbinant entre MAG2 et MAG3, il ne fut pas très étonnant qu'elle entre sur le podium des admis à HEC pour en sortir première de promo trois ans plus tard. Intelligence et audace professionnelles,

venues tout droit du Pays des lavandes, des oliviers et des truffiers. Efficace cette Cécile... et parfaite pour structurer le jeune stagiaire que j'étais. Elle était passée par la banque Lazard et JPMorgan en tant que consultante stratégique, avant d'être personnellement embauchée par François Pinault. En une heure, lors d'un cocktail parisien aussi mondain que tactique, il l'avait faite et constituée directrice du développement de son groupe. Un des premiers dossiers à succès de sa nouvelle élue avait été le rachat de la Compagnie Française d'Afrique Occidentale, parfaitement basculée dans son giron en 1991.

Voilà, présentation est faite de ma patronne de service. Elle faisait parfois preuve d'un peu de “séances” intellectuels, mais bon quoi... l'élite française est exigeante et “perverse” sur les bords... même si elle nous vient de tout petits coins de France, aussi doux que généreux. La nature humaine, comme la nature drômoise, est complexe : ombre et lumière, stupeur et tremblements...

Avec une petite envie de manipulation, j'ouvris la discussion :

« Je suis vraiment content, Cécile, que le groupe souhaite m'embaucher.

– Vous êtes utile pour nous et assez bon, Franck. Vous savez ce que vous voulez, nous aussi. Donc on va vous “absorber”, avec un petit contrat de travail. D'ailleurs, concrètement, pourriez-vous enchaîner directement après votre stage ? Juillet ?

– Dans un an.

– Quoi ? Dans un an ? Vous vous foutez de moi ? Dans un an, pourquoi pas dans mille ans ?

– Le service militaire n'est pas de notre côté, Cécile...

– Quoi le service militaire, vous voulez dire le service... national ? claquant du talon.

– En fait, je suis appelé sous les drapeaux en septembre

prochain, comme tout le monde, à la fin de mon report pour études supérieures. C’est la loi, et il faut le faire ce foutu service militaire !

— Non, ça va se passer autrement en fait ; vous allez faire votre service national, non pas militaire, nous allons vous faire un contrat de coopération économique accepté par l’État, et vous serez déplacé dans notre filiale la plus internationale : la Compagnie Française d’Afrique Occidentale. Vous allez partir un « petit dix-huit mois » en Volontaire du Service National à l’Étranger, bref en coopération économique pour l’État et en contrat d’expatriation pour nous. Vous pourriez aller, disons au... Cameroun, j’y ai un très bon ami, Claude D., patron du territoire chez CFAO. Et après ça, vous nous reviendrez en forme, et on poursuivra... votre carrière. Simple, bon, c’est réglé ! Vous avez le dossier Isoroy ? J’ai un call dans cinq minutes, vite... Bob Denar ! »

Je ravalai ma salive : dix-huit mois au Cameroun... Gloups ! Je voulais voyager... ok, mais là ça dépassait mes espérances, de loin... de trop loin peut-être...

Dans les dix jours qui suivirent, je signai le contrat tripartite entre la CFAO, le ministère de la Défense et moi : je devenais alors un “VSNE” au service de la CFAO, affecté dans sa plus grosse filiale, CAMI Toyota au Cameroun.

Il était 7 h 30 ce mardi 13 septembre 1992, je venais d’atterrir à Douala par le vol régulier de Paris.

Je remplai donc pour dix-huit mois et je n’avais pas de billet de retour. Il me serait envoyé dans un an et demi, au cours du dernier mois de mon contrat, pour rentrer, à Paris. J’avais chaud... très chaud... je n’étais pas bien en fait. Nous n’étions pas plus de vingt-cinq passagers dans le

Boeing 747, c'est sûr j'avais eu de la place pour réfléchir... à mon prochain vol retour, dans un an et demi... Une certaine pression, je ne suis pas bien...

En fait, j'avais vraiment commencé mon activité de « coopérant militarisé » quelques jours plus tôt, au ministère des Affaires Étrangères où j'avais rencontré quelques « James Bond » à la française. Instructeurs des services secrets français pour coopérants économiques en partance, ils étaient chargés de sensibiliser aux différentes menaces d'espionnage « intellectuel » ou autres, auxquels nous pourrions être exposés. Au programme : comment déceler les manipulations politiques directes ou indirectes ? Comment les contrer ? Comment les analyser ? Comment, comment... *God save The Queen...* ? ou comment *God save The French Republic...* en fait ? Amusant, bonne ambiance...

« Bon allez, sérieusement, j'ai une carrière devant moi, faut avancer là... », pensai-je en boucle.

Mais on avait changé de registre climatique. Beaucoup moins détendu le registre : je marchais sur le tarmac de l'aéroport de Douala, sous 45 °C au soleil, mon costume beige était trempé de sueur. La douane était droit devant, le tout avec une certaine tension dans « l'air chaud », je n'allais pas être déçu dans quelques minutes.

J'arrivai au guichet tranquillement, nous étions peu nombreux de ce côté de l'aéroport avant le passage en douane. Le grouillement humain s'opérait derrière les vitres très sales, séparant la douane de l'espace de la jungle de récupération des bagages. En considérant que pour chaque voyageur, il y avait au moins douze porteurs en attente, ça faisait du monde.

Arrivé devant le douanier, je lui tendis mon passeport, il me regarda et fixa son sous-main. Il fit ce même double geste trois ou quatre fois, se leva et disparut derrière une cloison de type décor de cinéma des années 50 ou d'une

série très B, très laide, en polystyrène moisi.

Je restai planté là avec mon sac et mon costume trempé de sueur, et désormais de vraies grosses gouttes perlant sur mon front. Le néoaventurier de la semaine vivait mal les 45 °C ambiants.

« Bon, tu reviens le douanier Rousseau ? »

Je sentais que la situation ne se déroulait pas normalement. Les instructeurs anti-espionnage du ministère ne m’avaient pas parlé de cette éventualité, semble-t-il. On avait oublié un chapitre ? Je ne me sentais pas, comment dire... bien briefé là-dessus !

Enfin, trois militaires et un civil s’approchèrent du guichet et me regardèrent bizarrement. L’homme habillé en civil, beaucoup plus petit en taille que les deux autres, était presque un nain.

Sans un bonjour et encore moins un « bienvenue au Cameroun », il y eut un « suivez-nous, Monsieur Magnier » très sec. Je montai en température un peu plus...

« Holà, on se calme ! »

Je comprenais qu’être coopérant économique ne semblait pas signifier pass VIP localement, à ma grande surprise, je dois l’admettre. Rien de grave, pensai-je, je tente un petit « *talkin’ to me ?* » style réplique Deniro dans *Taxi Driver* ? En fait, non.

On me fit asseoir sur une chaise branlante dans un bureau sans fenêtre.

J’attendais qu’on me parle de la CFAO, mon employeur. Mais au fait, où était le gars de CAMI Toyota qui devait me récupérer à l’aéroport ?

« Alors, Monsieur Magnier..., vous prenez les Camerounais pour plus « bêtes » qu’ils ne sont ?

— Euh..., bredouillai-je.

— Mais franchement, vous les Européens, vous croyez avoir tous les droits, vraiment... Monsieur Magnier, ça

commence à m’agacer, vraiiiiiment...! »

Le petit homme assis en face de moi sur sa chaise tournante et grinçante, et dont les pieds ne touchaient sans doute pas le sol, était le commissaire de police de l’aéroport de Douala, en charge de la chasse aux *personæ non grata* tentant de pénétrer « fallacieusement » dans le pays.

Je me risquai, à voix basse, en esquissant un sourire mal fait, surtout un peu gêné...

« C’est une farce... ?

– Comment ? Une farce ? Vraiment... la seule farce que je vois, c’est vous ! Vous êtes interdit de territoire chez nous et vous osez vous présenter devant nous, encore ? Vous tentez de revenir pour la troisième fois, enfin vous, ou votre père ou votre cousin ! C’est pareil, famille d’escrocs ! Vraiment... !

– Mais quoi ? Enfin, merde, je suis militaire et en mission pour la CFAO. C’est mon premier jour, je ne suis jamais venu au Cameroun... c’est quoi ce bordel ?

– Et maintenant des histoires... des nouvelles histoires ? Monsieur Magnier... on le sait bien que vous travaillez avec votre famille dans cette exploitation bananière de Kribi... Ça a coûté cher au gouvernement pendant cinq ans vos petites manigances pour éviter de payer les taxes... Maintenant c’est fini, vous avez été expulsé. Et vous revenez, encore et encore... avant de vous remettre dans l’avion comme votre cousin, la semaine dernière. Bon, je vous envoie vous reposer dans le bureau d’à côté. Vous dites quoi, CFAO ? On se revoit tout à l’heure... C’est nouveau ça, pourquoi la CFAO voudrait des gens comme vous ? Et pourquoi pas l’Armée française ? »

Il déconne là, c’est un sketch ?

Je n’en croyais ni mes yeux ni mes oreilles. En attendant, les assimilés militaires et le nain policier m’installaient dans un bureau digne des films d’espionnage

aux mauvaises scènes de torture, immergé dans une odeur insoutenable de rat crevé. J'allais attendre deux heures, je commençais à me décomposer.

Vers 10 heures, on frappa à la porte du bureau, et le commissaire de petite taille apparut.

« Toutes mes excuses, je vous présente Joseph Mbala Kilet, directeur juridique de la CAMI, qui nous a appelés tout à l'heure. Ha ha ha, il était un peu énervé de ne pas vous avoir trouvé à la sortie de l'avion et d'apprendre que nous avons fait une petite erreur sur la personne, ha ha ha... »

Le nain était hilare. Un rire bizarre, oscillant entre la débilité et le malaise.

« Je suis confus », gémit le juriste de la CFAO.

Le nain reprit de plus belle.

« Je suis désolé, vous avez un nom célèbre en douane camerounaise... Comment on dit ? Un homo... un homo... nique... ?

– ... nyme, oui c'est ça... homonyme, m'agaçai-je.

– Un homonyme qui vous fait du tort, désolé... vraiment... Ce Kenjito Magnier, on n'en veut plus chez nous. Je pensais que vous étiez son fils ou son cousin, c'est une malheureuse erreur. Vous n'avez pas eu trop chaud dans le bureau ? »

Le visage déconfit du directeur juridique semblait résumer à lui tout seul l'acte manqué de mon arrivée au Cameroun dont il avait la charge, avec cette réception prévue, explosée en vol, par la perspicacité des brigades du Tigre de Douala.

Mais là, moi, je voulais juste qu'on me sorte du four... D'autant qu'en pleine déshydratation, j'allais vaciller d'une minute à l'autre, ce n'était pas bon pour l'image de l'Armée française.

« D'accord le nain, laisse-moi passer avec tes conneries

d’homonyme... Joseph ou Mbala ou qui tu veux... qu’on m’amène à l’hôtel! Je vais tomber par terre... »

J’ai envie de rentrer en France déjà... qu’est-ce que je fous là? *Allez... bouge*, m’ordonnai-je intérieurement.

Joseph me conduisit à mon hôtel pour le reste de la journée, que je passai un peu hagard. J’avais été sonné par cette arrivée aussi lamentable que stressante. Deux ans comme ça, dans cette ambiance ?

La nuit fut une sorte de passage entre deux rives. La rive du conscient et de l’inconscient, en nage avant et nage arrière. Le conscient était desséché de stress et perdu dans l’obscurité d’une chambre et dans une vaine quête d’interrupteurs de veilleuses inatteignables. L’inconscient, lui, m’accueillait sporadiquement, en fausse bienveillance, projetant fallacieusement sur un écran mental des apparitions soudaines de nains colériques suicidaires aux commandes d’un Boeing 747...

Le conscient remporta le combat vers 6 heures du matin en accueillant la lumière du jour.

On me récupéra, en vrac, dans le hall de l’hôtel, pour m’amener au comité d’accueil de mon employeur, à trois quarts d’heure de voiture de l’hôtel.

La banlieue de Douala, un mardi matin, après deux heures de sommeil et une boule au ventre, je ne recommande pas.

Je pouvais à peine parler à mon chauffeur.

J’étais plus près de la syncope que de la Légion d’honneur.

Les choses commencèrent alors à s’adoucir pour la première fois. Après la tempête, le beau temps, en comité d’accueil.

Claude D. était là, mon génial patron que je découvrais. Responsable du territoire pour le groupe Pinault, à la tête de plus de 1200 collaborateurs de la CFAO Cameroun

dans le pays, il me rassura chaleureusement. Il m’expliqua qu’attendant un jeune adjoint comme moi depuis deux ans, il était heureux que je sois là et il allait tout faire pour que je me sente bien. Les choses s’adoucissaient. Je me sentais mieux, la suite s’annonçait plus vivable que l’arrivée rocambolesque. Les missions fines et subtiles, que Claude était souvent le seul à mener, lui paraissaient tout à coup d’une simplicité énorme, par le simple fait de ma présence. On basculait dans l’autre extrême, mais je préférais...

Cela faisait deux mois que j’enchaînais, avec Claude, les différents dossiers en responsabilité à traiter dans l’intérêt de la CAMI, mais surtout en opérations internes à teneurs financière et marketing. La majorité des dossiers étaient techniques au sens « administration d’entreprise ». Les dossiers politiques allaient bientôt apparaître.

Un matin, quelques minutes après mon arrivée au bureau, Claude m’appela en interne.

« Franck, comment tu vas ? T’as dû te coucher tard, toi... T’as bien raison ! Tu es jeune ! Viens prendre un café, j’ai un truc pour toi, je veux que tu le traites. C’est très délicat. Il faut que tu me remplaces » dit-il avec son magnifique accent pied-noir d’Alger.

Une heure après, j’étais au fait de la mission, pour laquelle Claude me nommait volontaire : le président de la Guinée Équatoriale, Teodoro Obiang Nguema Mbasogo, venait d’être informé de l’arrivée en nos bases de son véhicule HDJ80 Toyota commandé six mois plus tôt par ses services. C’était le SUV le plus gros de la gamme Toyota, et spécialement préparé/blindé en atelier au Japon par la firme japonaise, à un peu plus d’un demi-million de dollars.

Notre potentat voulait, de principe, une livraison VIP de son véhicule sur son île de Malabo. Île située en face de Douala, à trente minutes de vol en petit avion. Avec le produit, il commandait une forme de reconnaissance du vendeur européen ! C'était pour moi ! Claude considérait que j'étais prêt et j'allais donc représenter à la fois la France, le groupe Pinault, et la CFAO dans le contact « conciergerie politique » et assurer le sketch présidentiel. C'était... *chaud*. C'était ça, les missions « Bob Denar » économiques du groupe ? On y est, je comprends !

Ma mission, et je n'avais pas le choix de l'accepter ou pas : rencontrer le président à son palais, assurer selon sa demande une *French touch* relationnelle et la présentation du groupe qui lui vendait le véhicule.

Je décollai, puisque le paquet était déjà parti par bateau vers Malabo, et j'allai rencontrer le président le lendemain à 12 heures. C'était parti !

Et la Guinée équatoriale ? Et son président Mbasogo ? En 1992 ? Ça vaut bien un petit rappel géopolitique. Son président ? Teodoro Obiang Nguema, neveu de Francisco Macías Nguema, le précédent potentat. Le fonctionnement des institutions était très familial, puisque tous les postes à responsabilité étaient détenus par des membres de la famille du président. Ce pays était souvent qualifié de « démocratie » – dictature sous des oripeaux démocratiques –, puisqu'il existait une « opposition légale » contrôlée par la présidence et que l'opposition réelle était réfugiée en Espagne. Son chef, Severino Moto Nsa, avait déjà été condamné à plus de cent ans de prison par contumace, accusé d'avoir participé à différentes tentatives de coups d'État lancés en 1997 contre Mbasogo. Arrivé au pouvoir le 3 août 1979 à la suite d'un coup d'État, Teodoro Obiang Nguema lui-même se reconduisait régulièrement à la tête du pouvoir.

C'est dans ce contexte que je roulai vers le palais présidentiel ce mardi en fin matinée, à travers les rues de Malabo, cramponné à l'arrière de ce taxi et douloureusement secoué. Je me demandais, entre deux secousses violentes, si j'avais bien fait de ne pas prendre au sérieux le séminaire parisien, avec les gars de la DGSE.

J'étais exténué : la nuit passée, je n'avais pas pu fermer l'œil plus de trente minutes. Je ne sais pas si c'est l'idée de rencontrer un président de la République un peu dictateur sur les bords ou alors la centaine de cafards qui avait élu domicile dans le bac à douche à 5 heures du matin.

Les grilles du palais approchaient et deux gardes observaient de loin mon taxi se garer devant le palais. L'un d'eux s'approcha de moi pendant que je m'accouchais du taxi sur le trottoir, et l'autre parlait au chauffeur qui démarra sans demander son reste.

« Ça dégage vite devant le palais, ça ne doit pas être uniquement pour le risque PV pour mauvais stationnement. », me dis-je.

« Vous êtes Monsieur Magnier ? me demanda-t-il avec un fort accent.

– Oui.

– Le président vous attend, je vous emmène au point de contrôle.

– Je vous suis. », expirai-je.

D'un pas rapide, nous montâmes un chemin mal goudronné vers l'entrée secondaire du palais présidentiel et arrivâmes dans un hall où plus d'une trentaine d'hommes montaient la garde. Très vite, je m'aperçus qu'ils étaient tous de nationalité marocaine, comme le garde qui m'avait ouvert la grille. Certains jouaient avec leurs armes argentées, tellement provocantes qu'elles semblaient factices. D'autres écoutaient la radio, appareil collé à l'oreille. D'autres encore somnolaient, avachis sur

des chaises bancales, feuilletant des revues bizarrement imaginées.

Chemise ouverte sur un holster, un des gars dit à celui qui m’accompagnait :

« C’est le Français... ? »

– Yep !

– On fouille... ! » asséna-t-il d’un coup.

On me demanda de me déchausser et un cow-boy me palpa pendant cinq minutes, sans aucun ménagement.

En fait, là, je n’en menais pas large du tout.

Poursuivant mon périple avec le premier garde vers une salle au fond du hall, j’étais présenté à nouveau à deux gardes armés, les pieds sur la table, obstruant l’accès du couloir.

Sans bouger et sans me regarder, l’un éructa avec un hispano-franglais agressif :

« *Welcome* au palais, attention pas d’énervement avec *El Presidente*, on veille sur lui, alors... au moindre problème... *boom boom...* le *French*. »

« *Boom boom*, mais t’es dingue, toi ? » pensai-je.

« D’accord, je n’avais rien prévu de spécial pendant l’entretien », répondis-je avec un sourire faussement à l’aise, tentant un début d’humour, vite transmuté en... rien. Le plus grand flop humoristique de ma vie venait d’avoir lieu en Guinée équatoriale, dans le palais présidentiel. Le gars ne releva toujours pas la tête et fit un signe énervé de la main montrant l’entrée du couloir suivant.

Mon guide de labyrinthe, presque agréable, reprit.

« Ça va aller, m’sieur, le président nous a dit que vous étiez une personne importante dans le commerce au Cameroun, et qu’il ne fallait pas trop vous brusquer, ça va aller... m’sieur... »

– Euh... ouais... » expirai-je une nouvelle fois.

« Arrête de me dire des trucs comme ça, toi, mais y a un

risque là ou quoi ? »

Après quelques mètres, je découvris une salle d'attente tapissée de velours rouge et vert du sol au plafond en passant par les murs et de nombreux sièges à relent médiéval. Cette salle d'attente était en totale dissonance avec le parcours que je venais d'effectuer. Pseudo-luxe dégoulinant contre hôpital de savane.

Après quelques minutes, la porte du fond de la salle s'ouvrit et un homme en costume trois-pièces s'approcha de moi.

« Monsieur Magnier, Son Excellence, le Président Maréchal des Armées Teodoro Obiang Nguema Mbasogo, premier du nom, va vous recevoir. Vous pouvez me suivre ?

— Euh... oui. »

Je ne tentai plus aucun humour foireux du tout.

Bon, au boulot, accroche-toi! Nous traversâmes trois bureaux en enfilade dans lesquels je croisai le regard bizarre de plusieurs secrétaires et nous arrivâmes devant une porte à double battant en velours capitonné. L'homme-secrétaire frappa à la porte en utilisant une pièce de métal, semble-t-il en or, intégrée à la porte, et une voix à l'intérieur du bureau se fit entendre, celle du président Mbasogo s'exprimant dans la langue officielle du pays.

« *Si, entrad!* »

La porte s'ouvrit.

« *Señor Presidente, aquí el Señor Magnier!*

— Cher ami... », me dit-il, en me tenant la main, debout au milieu de la pièce.

Avec un sourire une pointe sardonique, d'allure athlétique, Mbasogo était un homme élégant dans son costume bleu marine, sur mesure. Un sentiment évident de puissance se dégageait de lui. Je fus immédiatement impressionné.

– Entrez donc, installez-vous, vous avez fait bon voyage ?

– Excellent, monsieur le Président, merci beaucoup. »

Je scannai très rapidement le bureau présidentiel : cela me rappelait un autre lieu. Je n’arrivai pas à le définir tout de suite. Devant moi, la pièce présentait trois grandes fenêtres à l’extrémité de l’ovale. Descendant presque jusqu’au sol, elles étaient situées juste derrière le bureau du président. Une cheminée se trouvait à l’extrémité opposée de la pièce. On retrouvait deux fauteuils à haut dossier en face de la cheminée. Le plancher était presque entièrement recouvert d’un grand tapis elliptique bleu marine portant le sceau présidentiel, avec deux canapés de chaque côté. Enfin, le bureau utilisé par le président était immense, surplombé par deux drapeaux guinéens.

Au bout de quelques secondes, en m’asseyant, j’y étais ! Je faisais tout à coup le lien, cela devenait clair ! Nous étions dans une reconstitution plus ou moins bien faite du bureau ovale du président des États-Unis.

Oh merde ! Je suis dans le bureau d’un dingue !

« Bon... cher monsieur, je sais que vous êtes français et que vous représentez la CFAO pour la livraison de ma dernière voiture assez spéciale. J’apprécie votre présence, en fait, je n’en attendais pas moins d’un groupe comme le vôtre. La grande CFAO ! »

Je n’osai rien répondre et me contentai de lui adresser un sourire, cette fois plus professionnel, indiquant mon envie de donner au dictateur ce qu’il voulait : une discussion entre le maître économique et politique de la région et un interlocuteur européen représentant le reste du monde. Je me disais : *Tu sais, dictateur, que je suis un enfant VSNE de 20 ans, arrivé depuis deux mois au Cameroun, fraîchement sorti de mon école de commerce ?*

Sincèrement, pendant quelques secondes, je pensais que

j’allais me réveiller...

En calme apparent, servi entre deux toussotements, je répondis :

« C’est ça, Monsieur le président, la voiture est bien arrivée à Malabo, mon transporteur maritime vient de m’envoyer un message : elle est en route pour le palais. On m’a dit que vos gardes personnels souhaitaient la tester avant.

– Eh oui, on n’est jamais assez prudent lorsqu’on est à la tête du gouvernement d’un des pays les plus riches d’Afrique occidentale.

– Je comprends.

– Bon, maintenant, parlez-moi de votre groupe et de ce qu’il fait en Afrique... »

J’expliquai à Mbasogo les grandes lignes de la réussite économique des sociétés du groupe au Cameroun et partout en Afrique. Il entretenait mon monologue très subtilement.

Après vingt minutes d’un échange totalement déséquilibré, j’eus la nette impression que son regard curieux du début d’entretien était en train de changer en s’assombrissant. Il s’était durci et semblait moins détendu. Ce n’était pas fait pour me rassurer, mais je n’en montrai rien.

« Bon, y a pas un téléphone qui peut sonner là? », pensai-je.

Assez sèchement, il me dit qu’il était content pour la France de voir qu’elle savait toujours assurer son commerce loin de ses terres métropolitaines et que les Français savaient toujours tirer leur épingle du jeu international. Un p’tit sourire à la con en retour comme je savais les faire et je ne savais plus quoi dire...

Il grommela gentiment :

« Vous savez, tout ça, ce sont des petits chiffres et du

petit commerce de quartier, il vous manque ce que moi, je possède.

- Sans doute, Monsieur le président.
- Vous voulez savoir de quoi il s’agit ?
- Bien sûr, si vous souhaitez me le dire.
- Le pétrole, mon jeune ami, le pétrole... »

Sur ces derniers mots, le président dictateur se leva, me remercia de ma venue. Tout venait de s’accélérer. J’avais l’impression de ne plus être dans le même temps. Le rayonnement presque positif de l’individu au début de l’entretien avait disparu. Et je sentis, très clairement, qu’il ne fallait plus ajouter quoi que ce soit. Presque comme une conviction inconsciente d’une menace latente, voire létale. Je savais que c’était une question de secondes avant que je puisse être victime d’un dérapage de toute sorte du potentat.

Sur le pas de la porte de son bureau, pour ne pas rester sans une quelconque réaction que je me reprocherais plus tard, mais sans pour autant prendre un risque de mort, je lui adressai un dernier mot, lèvres tremblantes, que je souhaitais à effet à retardement.

« Monsieur le président, merci de votre accueil chaleureux et de votre écoute. J’espère que nous aurons l’occasion de nous revoir, peut-être à Paris, et nous pourrions aborder des sujets moins “marketing” et peut-être plus “philosophiques”, comme... les Lumières en France... ?

– Pourquoi pas, peut-être, même si je ne vais que très très rarement dans votre pays. Je suis bien chez moi, vous savez..., pas vous ? »

Et il referma assez vigoureusement sa porte de bureau, lourde, comme la fin de l’entretien.

Quelques minutes plus tard, j’étais renvoyé à l’aéroport dans un taxi commandé par le secrétariat présidentiel. Le chauffeur ne m’adressa ni parole ni regard. Oui, il était

vraiment temps que je rentre à Douala.

L’avion militaire camerounais m’attendait, nous décollions et le soir même, je racontai à Claude l’entretien un peu “spécial” dans l’ambiance du palais présidentiel guinéen et l’échange assez unique que j’avais eu avec Mbasogo.

Très amusé, Claude me confirma que Mbasogo était connu non seulement comme dictateur mais surtout comme désormais grand négociateur avec les Américains pour l’implantation de nouvelles plateformes pétrolières autour de son île.

Claude ajouta :

« Le président Obiang Nguema aime trois choses : l’argent, la reconnaissance et surtout... la non-contradiction !

– Effectivement, se faire éjecter spontanément après une présentation de nos chiffres du bureau ovale, version africaine... c’est ça... c’est ce que tu dis... j’ai bien senti le problème de la reconnaissance et tu fais bien de me le dire à mon retour, pour la non-contradiction... »

Claude souriait.

Nous avons compris tous les deux que cette expérience était unique pour moi, et me marquerait pour très longtemps.

Il y eut d’autres expériences de ce type en premières lignes économique-diplomatiques tout au long de ma période de VSNE de 1992 à 1994. Voyages au nord du Cameroun à Garoua, au contact de certains dirigeants et chefs de tribus islamistes ayant une inquiétante vision du monde en 1994 ; au Nigeria, terre nourricière du trafic illégal mondial de véhicules volés ; en République centrafricaine et République du Congo lors de colloques techniques que je devais assurer pour la CFAO, loin, très loin, du monde occidental.

“Moi, Constantin, 181 ans”

Mon ex-future patronne, Cécile, la Provençale lucide, avait raison.

Faire ses armes en terrain hostile dans le club très fermé des « Bob Denar » du groupe et en revenir vivant, c'était me donner toutes les chances de progrès, notamment spirituel, pour la suite de ma carrière, dans le groupe ou ailleurs...